

Histoire générale du socialisme. Tome II: De 1875 à 1918 [Jacques Droz]

Autor(en): **Lasserre, André**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **24 (1974)**

Heft 3

PDF erstellt am: **21.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Histoire générale du socialisme publiée sous la direction de JACQUES DROZ.
Tome II: *De 1875 à 1918*. Paris. Presses universitaires de France, 1974.
In 8°, 674 p., ill.

« Sous peine de se limiter à un exposé idéologique ou à une étude de la croissance électorale, la connaissance du socialisme français... doit être rapprochée de quelques données sociales et politiques » (p. 133). Cette remarque (à laquelle on aimerait ajouter les données économiques) concerne évidemment tous les mouvements nationaux étudiés dans cet ouvrage et indique l'esprit dans lequel les différentes contributions ont été faites. Grâce à cette ampleur de la vision historique, plusieurs chapitres peuvent être considérés comme des modèles du genre. Ainsi du parti social-démocrate allemand (étudié par J. Droz) qui ouvre le livre, comme il se doit pour toute analyse de l'époque de la II^e Internationale; arche de refuge et d'espoir pour les ouvriers que le système exclut de la vie politique, ce parti apparaît comme une contre-société, plus apte à assumer la direction de la nation après la révolution qu'à accomplir celle-ci; son gigantisme dû à un recrutement plus exclusivement prolétarien que celui du socialisme d'autres pays lui donne un poids impressionnant, mais le sclérose, tout en le soumettant à des tendances rivales, du revisionnisme de Bernstein au révolutionnarisme de Rosa Luxembourg. L'Autriche, du reste, présente des traits analogues, encore que la question des minorités nationales, à laquelle l'auteur prête une attention justifiée, ajoute une composante supplémentaire. Déjà, à comparer ces deux pays, le lecteur se pose la question qui s'impose toujours davantage au fil des chapitres et à laquelle les auteurs ne donnent pas plus de réponse que dans le premier tome (voir *R. S. H.*, 23 [1973], n° 1, p. 196 ss.): qu'est-ce qui caractérise le socialisme? Existe-t-il des réponses socialistes à tous les problèmes que pose la vie en société moderne? Avec raison, cet ouvrage s'abstient de toute définition, sans doute impossible sans dogmatisme, et semble se limiter au critère de la lutte des classes et de l'acceptation de la lutte politique, cadre très souple qu'admet l'Internationale. C'eût été appauvrir la réalité multiple dont on prend ici conscience que d'imposer des limites strictes et dogmatiques. Même l'anarchisme ici trouve sa place oppositionnelle.

Si la social-démocratie allemande forme un foyer d'où irradie une vie socialiste, Madeleine Rébérioux montre au contraire dans le mouvement français le point de rencontre de courants variés toujours présents (et dont les querelles incessantes lassent peu à peu le lecteur!), où l'adoption du collectivisme résulte plus de l'expérience révolutionnaire que de la conversion au marxisme. En fait, les doctrines comptent peu dans un mouvement qui vise, surtout dès les années 90, à l'action politique, et la faiblesse des analyses théoriques n'aide pas à trancher les grands problèmes de la lutte contre la guerre, des relations avec les syndicats, etc. C'est une des grandes qualités de cet ouvrage que d'insister sur la nécessité de la théorie pour un socialisme qui doit affronter avec les autres grands partis les problèmes fondamentaux de l'heure.

Avec l'Italie, étudiée par Paul Guichonnet, c'est un socialisme très artisanal et paysan (15% des membres du parti appartiennent à chacune de ces deux catégories, et 42% seulement à la classe ouvrière en 1904), dont l'impact et la cohésion interne restent faibles. On est heureux de trouver ici quelques données économiques de base qui manquent ailleurs: on a trop souvent l'impression, dans les autres contributions, que dans tous les pays, les conditions économiques sont uniformément identiques et que la lutte des classes s'y déroule dans des états de développement semblables.

Cette carence est particulièrement nette pour la Suisse, où Jacques Droz manque évidemment de documents pour la période qui suit 1880... et la fin de l'ouvrage monumental de E. Gruner. On pourrait ainsi croire que le Jura neuchâtelois, Zurich et Saint-Gall sont la même chose, politiquement aussi. En d'autres termes, faute de saisir, de mentionner même les différences économiques accusées par le fédéralisme, qui ajoute une nuance si importante dans l'éventail mondial des socialismes, l'auteur ne pénètre pas dans l'histoire du socialisme suisse. Il discerne simplement, par exemple, les différences entre Grutli et parti, et s'attarde au réformisme que l'adoption officielle du marxisme ne détruit pas. Attribuons honnêtement ces manques aux historiens suisses: J. Droz ne pouvait pas se livrer à des recherches de première main¹ et restait tributaire, comme tous ses collaborateurs, des travaux déjà publiés.

Avec la Grande-Bretagne (François Bédarida), on aborde un Etat où les relations socialisme-syndicalisme jouent un rôle de premier plan, les syndicats apportant les masses, l'argent, le dynamisme à un parti qui fait petite figure numériquement parlant, même s'il se distingue par une activité intellectuelle souvent remarquable. Dans le chapitre consacré à la II^e Internationale, A. Kriegel attribue à ces relations entre les deux branches du mouvement ouvrier une importance déterminante pour distinguer les partis socialistes entre eux. Ce chapitre en donne un exemple inégalé ailleurs, et même pas toujours suivi.

Ce n'est pas en Russie, naturellement, que les liens entre fractions socialistes et syndicats paraissent les plus étroits: les deux étaient interdits, et le mouvement socialiste attirant surtout des intellectuels, émigrés par-dessus le marché, il s'impose surtout comme lieu de discussions doctrinales. Roger Portal sait montrer la richesse de la pensée socialiste; il aurait pu s'attarder à cette difficulté majeure de groupements extérieurs qui doivent établir des liens avec la classe ouvrière. C'eût été mieux rester dans la ligne tracée par A. Kriegel, en particulier en ce qui concerne Lénine.

Comme de juste, les USA présentent le tableau inverse, avec un socialisme qu'on a nié, qu'on définit avec peine et que Marianne Debouzy s'efforce de découvrir avec un succès inégal: ici ce n'est pas les émigrés, mais les im-

¹ Ce n'est en revanche pas à nos historiens qu'il faut attribuer les mutations de A. D. Meystre en Meynier (p. 335) et de Marc Vuilleumier en Villeumier, p. 344).

migrés qui dominent, en tout cas jusqu'à la fin du siècle, et ce n'est pas le doctrinarisme qui triomphe. L'auteur ne cache pas qu'il reste bien des questions à résoudre. Elle évite en tout cas, avec les autres auteurs, de s'en référer au simplisme commode des caractères nationaux. Tout au long de l'ouvrage, les différences entre socialismes ne sont pas dissimulées, mais ce n'est jamais avec des réponses faciles que l'on cherche à les expliquer. La rigueur est de règle.

Peut-être trop parfois : parmi les socialismes asiatiques, arrêtons-nous au japonais (Jean Chesneaux) où il eût été opportun de souligner le poids d'une tradition nationale conformiste et hiérarchisante pour expliquer en partie l'insuccès d'un parti à la fois marginal et vigoureux. Au reste, et c'est une conséquence inéluctable du genre, le lecteur a tendance à prêter une importance excessive à ces groupements ouvriers : du seul fait qu'on les isole dans une histoire nationale où ils n'ont joué qu'un rôle mineur, voire effacé, on risque de leur créer une notoriété, presque une existence qu'ils n'ont jamais eues ; on est tenté de les mettre sur le même pied que d'autres qui, eux, ont joué réellement un rôle important. Pour ceux-ci, les auteurs résument des faits trop nombreux, effacent des traits secondaires, pour les autres, ils amplifient les détails et insistent sur des aspects mineurs. C'est au lecteur à rétablir l'équilibre.

Deux chapitres finaux sont consacrés, l'un par M. Rébérioux au socialisme durant la guerre, l'autre, par Annie Kriegel, à la II^e Internationale. Retenons de ce dernier, particulièrement riche, la question nationale à laquelle l'auteur attribue une importance majeure dans l'échec du mouvement. Considérée comme une affaire secondaire, purement tactique, elle n'a jamais retenu suffisamment l'attention des théoriciens ni des Congrès, tout en ravageant la grande association. Des partis nationaux si divers pouvaient-ils d'ailleurs s'unir démocratiquement sur autre chose qu'un programme minimum très réduit, en reléguant les sujets trop incendiaires ?

Dans l'ensemble, cette histoire du socialisme – on devrait dire *des* socialismes – est une mine de renseignements et, avec une remarquable densité, décrit l'évolution et les grands problèmes de chaque parti et de l'Internationale avec une clarté remarquable. Sans cacher les faiblesses, ni dissimuler carences et erreurs dans la construction du mouvement socialiste, les auteurs font preuve d'une évidente sympathie à son égard. C'est dire qu'ils en comprennent les revendications, les ressorts, les besoins, les passions, sans se départir de leur esprit critique, sans tenir pour résolues des questions encore mal étudiées ou trop brûlantes pour avoir obtenu des réponses objectives. Le socialisme d'avant-guerre ressemble à un kaléidoscope foisonnant de couleurs et de fusées. C'est un organe prodigieusement vivant dont il faut s'émerveiller qu'il ait pu s'harmoniser dans un dynamisme conquérant et relativement cohérent.

Lausanne

André Lasserre